



EPIGRAPHIE LIBYCO-BERBERE

Répertoire des Inscriptions Libyco-Berbères

EPHE - Section des sciences historiques et philologiques - à la Sorbonne
45-47, rue des Ecoles, 75005 PARIS

Directeur de la publication : L. Galand

ISSN 1260-9676

N° 20 - 2014

RETOUR AUX ILES CANARIES

Pourquoi retour ? Parce que depuis quelques années aucune étude, me semble-t-il, n'a été consacrée en France au problème posé par la situation linguistique des îles Canaries avant la conquête du XV^e siècle. Certes, toutes les descriptions du domaine berbérophone les citent sans discussion, en vertu de l'idée très vite répandue qu'on y parlait le berbère avant qu'il ne fût remplacé par l'espagnol. À cela s'ajoute que dès le XIX^e siècle le général Faidherbe signalait la découverte, dans l'île d'El Hierro, d'une « inscription libyque » qu'il rapprochait de celles de la Tunisie (Faïdherbe, « Découverte d'une inscription libyque aux Canaries », *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 18, 1874, p. 18-19 : texte accessible sur Internet, demander « Inscriptions Canaries »). Je rappelle brièvement la position à laquelle j'ai été conduit à ce sujet. Les toponymes et le vocabulaire canarien – essentiellement mots isolés – recueilli pendant et après la conquête permettent de croire que les parlers insulaires présentent des affinités avec le berbère, mais il me semble prématuré de les classer purement et simplement comme berbères. En revanche, il apparaît plus sûrement qu'une grande partie des très nombreuses inscriptions rupestres découvertes dans les îles relèvent de l'écriture libyco-berbère, ce qui peut appuyer la thèse du caractère berbère des parlers sans toutefois la prouver, car une même écriture peut cacher des langues différentes.

Parmi les chercheurs qui se penchent aujourd'hui sur ces problèmes, deux groupes sont à signaler. L'un a pour foyer l'Institutum Canarium (Autriche), fondé en 1969 par des disciples de D.-J. Wölfel, décédé en 1963. Ce dernier avait longuement exploré dans les archives les textes qui citaient des éléments du langage local, aujourd'hui éteint, et ses *Monumenta Linguae Canariae* (1965 en allemand ; 1999 en espagnol) sont encore un outil de travail remarquable, même si les interprétations et les étymologies de l'auteur appellent la prudence. L'autre groupe est naturellement celui d'auteurs qui vivent aux Canaries. Si localement, dans les années quatre-vingt-dix encore, l'intérêt porté aux problèmes de la situation pré-hispanique n'eut pas toujours des motivations purement scientifiques (voir dans *Sahara* 6, 1994, p. 109-111 mon récit de l'affaire de « la pierre zénète », qui fit un certain bruit), les études sérieuses se multiplièrent et je ne peux que regretter de

ne pouvoir dresser ici la longue liste des chercheurs et de leurs travaux. Heureusement quelqu'un l'a fait mieux que moi.

En effet la collection « Berber Studies », fondée et dirigée par Harry Stroomer, a récemment accueilli comme 42^e volume le livre de Renata Ana Springer Bunk (RSB), *Die libysch-berberischen Inschriften der Kanarischen Inseln in ihrem Felsbildkontext*, Köln, Köppe, 2014, xiii – 106 p., qui fait le point sur l'histoire et sur l'état des questions et devient d'emblée la référence obligée. Cet ouvrage, sobre mais dense, précis mais clair, est une parfaite réussite. Si espagnoles qu'elles soient, les Canaries sont encore bien lointaines et leur production scientifique est facilement négligée en Europe. L'ouvrage aura pour effet, je l'espère, de lui donner toute la place qu'elle mérite. L'auteur a choisi d'écrire dans sa langue maternelle, mais RSB est en fait parfaitement intégrée depuis longtemps dans la société canarienne. J'ai eu le plaisir de codiriger, avec Francisco Navarro Mederos et Mauro Hernández Pérez, sa thèse de doctorat soutenue en 1994 devant l'université de La Laguna. Avant et après cette date, elle n'a pas cessé d'associer travail de terrain, souvent en équipe et parfois avec l'aide du gouvernement régional, et documentation scientifique sur l'archipel et sur le continent africain.

Le livre expose d'abord, dans une introduction qui pourrait valoir sans grand changement pour l'étude des inscriptions libyco-berbères du continent, les conditions dans lesquelles se présentent les documents et les problèmes que pose leur étude. Suivent l'histoire de la découverte et de l'étude des inscriptions canariennes, puis leur énumération et leur localisation, un chapitre étant consacré aux îles de l'ouest, un autre aux îles de l'est. L'auteur étudie les supports sur lesquels elles sont gravées : il s'agit très rarement d'objets mobiles, presque toujours de parois rocheuses, ce qui les rapproche plus des innombrables inscriptions rupestres du continent que des libyques « classiques » figurant sur des stèles ou des monuments. Les problèmes posés par le voisinage de dessins gravés sont ensuite examinés et ce contexte est comparé (ressemblances et différences) avec celui qu'on observe en Afrique. Deux techniques de gravure (pour l'écriture aussi) sont toujours soigneusement distinguées : le piquetage et

l'incision. Elles influent sur le style des caractères, le piquetage respectant mieux les courbes, l'incision favorisant les tracés rectilignes. Ces dessins, lorsqu'ils sont visiblement contemporains des inscriptions (ce qui n'est pas toujours facile à déterminer), sont le meilleur indice – mais un indice assez discret – en matière de datation. RSB se montre très prudente à cet égard et ne pense pas que les inscriptions les plus anciennes soient antérieures au II^e siècle avant notre ère, les plus nombreuses se situant beaucoup plus tard (p. 55). Les dessins, figuratifs ou simplement géométriques, permettent aussi d'entrevoir que les inscriptions avaient des fonctions sociales. Le seul objet daté directement au carbone 14, la planche funéraire découverte dans l'île d'El Hierro et publiée par Diego Cuscoy et moi-même en 1975, serait du VIII^e siècle de notre ère, ce qui suppose que cette écriture, venue du continent, a été employée pendant fort longtemps. Mais on ne peut exclure que des populations arrivées plus récemment, avant ou même pendant la conquête du XV^e siècle, soient à l'origine de certaines inscriptions. La partie suivante du livre (chap. 6) est en quelque sorte un essai d'exploitation pratique des méthodes et des données qui viennent d'être présentées, l'auteur ayant choisi pour cela les inscriptions de l'île d'El Hierro, jusqu'ici la plus riche en documents, dont elle cherche avec précaution à reconstruire l'alphabet. Le chapitre 7 brosse un tableau de l'épigraphie libyco-berbère, pour montrer que les inscriptions canariennes font bien partie de l'ensemble. Enfin le chapitre 8, très utile, est un corpus des inscriptions d'El Hierro, complété par des tables qui donnent la fréquence et la localisation de chacun des signes.

J'ajoute quelques observations à ce résumé un peu trop schématique. On doit remarquer d'abord que l'auteur a opéré sur la forme des caractères, sans céder à la tentation d'en donner une transcription phonétique qui, dans l'état actuel de la recherche, ne pouvait être que fortement hypothétique. A fortiori, pas question non plus de traduction ! Cette rigueur extrême peut décevoir, mais elle est sage. Les îles de l'est, Lanzarote et Fuerteventura, ont livré des inscriptions gravées dans une écriture différente qu'on a d'abord considérée comme latine, opinion aujourd'hui contestée (p. 16). Chose curieuse, ces inscriptions, qui ont été étudiées notamment par W. Pichler (†2011) et par H.J. Ulbrich et que RSB propose d'appeler « libyco-canariennes », voisinent parfois avec les libyco-berbères.

On a souvent dit que le domaine berbère se caractérise à la fois par son unité profonde et par sa remarquable diversité. Le livre de RSB montre que ces deux traits sont également associés dans le domaine canarien d'avant la conquête espagnole (ou plutôt européenne). D'une île à l'autre, la densité des inscriptions varie beaucoup. Cela tient en partie, assurément, à ce que les recherches et les découvertes n'ont pas eu lieu partout avec la même ampleur, mais l'auteur estime que la richesse épigraphique d'El Hierro, la plus petite et la

plus occidentale des îles, restera probablement supérieure aux autres (p. 23). Quoi qu'il en soit, les données mettent en évidence l'existence de plusieurs alphabets dans l'archipel. RSB pratique parfaitement la distinction, sur laquelle j'ai moi-même insisté, entre *écriture*, ensemble de techniques propres à enregistrer un message sur un support, et *alphabet*, liste finie de signes qui, s'agissant de certaines écritures dites justement « alphabétiques », sont employés dans un lieu et dans un temps donnés pour noter des phonèmes. Des alphabets plus ou moins différents peuvent ressortir à la même écriture. C'est le cas aux Canaries et, chaque alphabet entretenant des liens plus ou moins lâches avec la phonie locale, un même type d'écriture peut, grâce à des alphabets diversifiés, s'appliquer à des parlers différents ou même à des langues différentes. Même écriture ne signifie pas même langue.

L'ouvrage de RSB marque une importante étape de la recherche sur la situation des Canaries préhispaniques. Il offre la synthèse la plus sûre et la plus commode de la documentation actuelle. De plus, (et ce n'est pas le moindre effet du livre, car les Canaries demeurent quand même éloignées de l'Europe), je vois dans ce livre un rappel très clair de la présence de nos collègues insulaires dans le monde de la recherche européenne et mondiale.

Lionel Galand

Post-scriptum

- Cette note était rédigée lorsque RSB m'a signalé la parution récente d'un article d'Irma Mora Aguiar, « Tejeleita : un ejemplo de las manifestaciones rupestres del noreste de El Hierro », *Tabona*, Univ. de La Laguna, 19, 2011-2012, p. 59-99. Ce travail nourri présente l'historique des recherches et les résultats de plusieurs campagnes d'études menées sur le site important de Tejeleita. Il mentionne des inscriptions dans lesquelles est peut-être pratiquée la séparation des mots et il s'intéresse aussi aux problèmes posés par l'existence de caractères isolés. La revue *Tabona* joue un rôle important dans la production scientifique des Canaries.

- Revenant à l'ensemble du domaine libyco-berbère, et sans rêver d'une bibliographie systématique, je voudrais citer dans cette *Lettre* l'article (entre autres travaux du même auteur) de Dominique Casajus, « Sur l'origine de l'écriture libyque. Quelques propositions », *Afriques*, Débats et lectures, mis en ligne le 04 juin 2013, consulté le 10 mars 2015. URL : <http://afriques.revues.org/1203>.

- Au dernier moment, je reçois justement le livre de D. Casajus, *L'alphabet touareg. Histoire d'un vieil alphabet africain*, Paris, CNRS Editions, 2015, 254 p. J'espère être en mesure de parler de cet ouvrage autrement que par une simple mention.

LA QUESTION DE LA DATATION DU « LIBYQUE EPIGRAPHIQUE »

L'apport du décor

Seules 10% des stèles libyques épigraphes portent un décor. Ce qui est relativement peu. Il n'empêche que ce décor peut contribuer à enrichir la réflexion sur la datation du libyque. Rappelons pour commencer que la discussion sur la chronologie relative aussi bien à la naissance du libyque qu'à son évolution n'a pas avancé, faute de données décisives ; nous demeurons dans le domaine des hypothèses ; si certains font remonter le libyque à la fin du second millénaire avant J.C. et au début du premier, d'autres situent le phénomène vers le milieu de ce même millénaire ; cette dernière approche nous semble plus réaliste ; ce qui est acquis donc incontestable : les textes datés et datables ne remontent pas au-delà du II^{ème} siècle av. J.C. et nous n'avons pas d'épigraphie libyque qui daterait avec certitude du Bas Empire romain. En nous basant sur les données actuelles, il est possible de retenir le fait que le libyque épigraphique couvre un peu plus d'un millénaire. Le libyque rupestre est une tout autre problématique.

- Les inscriptions en libyque horizontales et de droite à gauche découvertes à Dougga remontent à la même époque que RIL 2 qui est elle-même datée avec certitude de « l'an dix du règne du roi Micipsa ». MKWSN (en libyque et en punique) a régné entre 148-118 ; il a partagé le pouvoir les premières années avec ses deux frères, Gulussa et Mastanabal (respectivement GLSN et MSTN'B' en punique). La formule « l'an dix du règne... » partirait de 148, ce qui donnera la date 138-137 ; elle pourrait aussi concerner la période durant laquelle MKWSN est « seul roi », année impossible à préciser car nous ne connaissons pas les dates des décès des « rois » GLSN et MSTN'B'.

- Les inscriptions en écriture horizontale et de gauche à droite sont au nombre de 5 ; elles se situent durant l'époque romaine et sont le résultat d'une influence du latin.

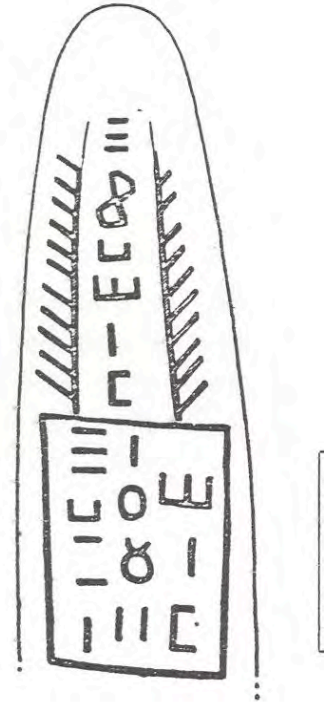
- Les bilingues libyques-néopuniques et libyques-latines se situent pour les premières durant les derniers siècles du premier millénaire av. J.C et au tout début du 1^{er} millénaire après, et pour la seconde série durant l'époque romaine ; il ne semble pas que nous ayons des textes libyques épigraphiques après le III^e s. Même si ce genre d'affirmation est toujours à nuancer.

Chabot avait établi un inventaire des décors portés par certaines stèles épigraphes libyques (Chabot, RIL p. XV) ; on y trouve les personnages dans différentes postures, les animaux, les oiseaux, les palmiers, le croissant et les figures diverses ; étant entendu que ces éléments peuvent se retrouver associés sur une même stèle. On pourrait ajouter à la liste de Chabot le décor architectural qui, quand il est lisible, permet de parler d'un ordre architectural donc d'une chronologie possible.

Le décor en général et celui des stèles libyques épigraphes en particulier ne peuvent avoir pour origine que la symbolique autochtone et celle "étrangère" introduite en Afrique du nord par les différentes civilisations au fil du temps : l'Égypte pharaonique, la Grèce, Carthage phénicienne-punique et Rome.

- Le symbole qui revient le plus souvent est le croissant, accompagné parfois d'un disque solaire ; on aurait donc l'association Soleil/Lune et il n'y a là rien de surprenant puisque nous savons que les Libyens vénéraient les deux astres. Cette symbolique autochtone rencontrera la symbolique punique puis romaine et se trouvera pérennisée. La vénération du soleil et de la lune étant commune à presque toute l'humanité.

- Les palmiers se rencontrent souvent sur les stèles libyques épigraphes ; elles encadrent le personnage, la niche dans laquelle il est inscrit ; la palme est parfois brandie.



stèle à fronton arrondi – signes libyques et palmiers (Chabot RIL 79)

- L'animal que l'on rencontre le plus est le cheval ; il est là comme monture dans la représentation d'un cavalier à cheval portant un bouclier et un ou plusieurs javelots ; la scène renferme aussi parfois un chien. Cette série de stèles se rencontre essentiellement en Kabylie d'où l'appellation "stèles libyques de Kabylie". Il pourrait s'agir de la représentation d'une scène de chasse, de celle d'un cavalier numide ou d'un auxiliaire de l'armée romaine.

- Le décor architectural est rare mais il existe : souvent l'individu est inscrit dans une niche. Les colonnes reposant sur des bases et portant un chapiteau se rencontrent dans RIL 353, 356, 557.

- Autres éléments : un piédestal sur lequel se tient un personnage debout de face (RIL 1011) ; des personnages posant une main (la droite le plus souvent) sur un autel (RIL 1031, 1033, 1035).

- La représentation de couples est courante dans l'iconographie romaine ; elle apparaît dans RIL 263 où les deux personnages semblent habillés à la romaine.

La forme de la stèle pourrait aussi être un élément chronologique : stèles à fronton arrondi, triangulaire simple ou double, surtout quand cette forme est accompagnée d'un décor : croissant, palmiers verticales et personnage entier de face tenant un objet identifié par Chabot comme étant une pomme de pin (RIL 156) ; dans le sommet triangulaire un croissant et un disque (RIL 234), un croissant inscrit dans un triangle (RIL 256).

Les courants culturels qui auront marqué l'Afrique antique durant l'Antiquité ont enrichi la symbolique donc le décor.

- Le fond autochtone : on a souvent présenté l'image des astres, croissant et disque solaire, comme étant des symboles puniques ; on a omis un fait : les Libyens ont « tous » vénéré et sacrifié au soleil et à la lune bien avant la « punicisation ».

- L'hellénisme :

- **a** / le décor architectonique n'est pas lisible au point de permettre l'établissement d'un lien avec un ordre précis ; il n'empêche que certaines représentations d'encadrement de niches font penser au décor architectonique hellène que l'on va rencontrer à partir du III^e s. avant J.C. sur des monuments et comme décor de parois de *haouanet*

- **b** / les palmes : ce symbole encadre souvent le personnage ; il est là pour la paix et la quiétude de l'âme du défunt.

- L'influence punique : deux constats : les stèles funéraires puniques portent rarement un décor, au contraire des stèles votives dédiées à Baal Hamon et à Tanit. On ne retrouve pas la symbolique punique sur les stèles libyques épigraphes.

- L'apport romain : la représentation de personnages - en buste, entier, en couple, portant parfois un habit à la romaine - est de l'époque romaine surtout quand il s'agit de personnages posant l'une des mains sur un autel ou de personnages debout sur un socle, un piédestal.

Une dernière remarque relative à la répartition géographique de ces stèles épigraphes à décor parvenues jusqu'à nous ; elles se concentrent en Numidie orientale et plus précisément dans la partie centrale de celle-ci (en reprenant le découpage de Chabot, il s'agit des "régions" situées d'est en ouest entre : Ghardimaou / Frontière algérienne et Sigus / Ain M'lila. La symbolique la mieux répartie est celle représentant le croissant que l'on rencontre un peu partout dans cet espace géographique, vient ensuite en ordre dégressif le personnage, la niche, etc. Cette répartition n'est pas une donnée qui viendrait

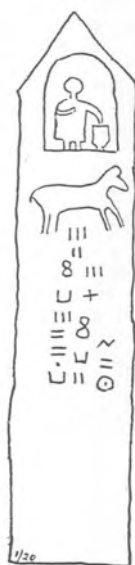
s'ajouter à une caractéristique du "libyque épigraphique", elle est une donnée essentiellement numide.

Le décor peut donc nous aider à situer dans le temps certaines stèles libyques épigraphes donc à rallonger la liste des inscriptions libyques "datables". Il peut aussi nous créer de nouveaux problèmes ; l'exemple de la stèle d'Abizar incite à la prudence, tandis que P.A. Février parle du V^e ou même du VI^e s. après J.C., Camps écrit « il me semble donc que l'âge des stèles kabyles du groupe d'Abizar correspond à leurs caractères archaïques et qu'elles sont préromaines ».

Mansour Ghaki

Bibliographie

CHABOT, J.-B., 1940, *Recueil des inscriptions libyques*, Paris.
 FEVRIER, P.A. et Camps, G., 1984, « Abizar », *Encyclopédie Berbère (EB)*, I. Abadir - Acridophagie, Aix en Provence, Edisud, : 79-86.
 GHAKI, M. 2010, "Micipsa-MKWSN", *EB XXXII*, Mgild-Mzab, : 4984-4989.
 HACHID, M., 2000, *Les premiers berbères*, Edisud, Aix-en-Provence,.
 LAPORTE, J.P. 1991 (1992) : "Datation des stèles libyques figurées de Grande Kabylie", *Africa romana*, IX : 389-423.
 KHERBOUCHE, F. 2010, "Mastanabal", *EB XXX*, Maaziz-Matmata : 4664-4667.
 LASSÈRE, J.M. 2010, "Massinissa", *EB XXX*. Maaziz-Matmata : 4650-4661.
 REBUFFAT, R. : "Corpus des bilingues punico-libyques et latino-libyques", 2007, Colloque "*Osmose ethnoculturelle en Méditerranée*", Chaire Ben Ali pour le dialogue des civilisations et des cultures de l'Université Al Manar (Tunis), Mahdia, 26-29 juillet 2003, Tunis : 183-24



stèle à fronton triangulaire
 niche avec personnage
 écritures libyques verticales (Chabot RIL 1033)



stèle bilingue à fronton triangulaire
 personnage debout sur un socle dans une niche
 (lignes libyques verticales (Chabot RIL193)

À PROPOS DE LA VOCALISATION DES NEO-TIFINAGH

Dans son article, sur "l'écriture libyque et les voyelles", L. Galand, (*RILB* 16, 2010), nous rappelle que « l'écriture libyque est généralement classée dans les écritures consonantiques, qui ne notent pas les voyelles ou ne le font que dans quelques cas plus ou moins déterminés ». Cette remarque s'applique aussi à l'écriture des *tifinagh* traditionnelles, si l'on se réfère à la pratique graphique héritée des Anciens et toujours en vigueur par des usagers autochtones.

En effet, bien que l'alphabet des *tifinagh* comporte une voyelle et deux semi-consonnes – considérées par certains linguistes comme des semi-voyelles - la notation de celles-ci n'est pas systématique chez les principaux utilisateurs touaregs maîtrisant parfaitement les règles strictes de cette écriture qu'ils appliquent méthodiquement. Représentant la continuité scripturaire de l'écriture libyque, les *tifinagh* et surtout les *néo-tifinagh* recourent, depuis ces dernières décennies, à la notation des voyelles, afin d'en faciliter la lecture aux nouveaux usagers notamment.

Faisant suite à mon article, "voyelles et semi-consonnes en *tifinagh*" (*RILB* 16 2010), je voudrais examiner brièvement les créations et les emplois actuels des voyelles dans les alphabets *néo-tifinagh*. Afin de lever toute ambiguïté, cette présentation est précédée d'un préambule terminologique concernant les mots clés référant à la langue et à l'écriture.

I. AVANT PROPOS SUR LES TERMINOLOGIES

Face à la profusion des termes utilisés, concernant les écritures berbères en particulier, il est nécessaire de revenir sur le sens précis de ces expressions en raison de l'abondance des dénominations dont certaines peuvent induire en erreur le lecteur néophyte. Afin d'éviter toute controverse ou polémique stérile on retiendra les plus fréquentes, dans ce domaine, en rappelant leur contenu véritable.

Il convient d'une part, de distinguer les termes désignant la **langue** berbère/*amazigh*, le touareg/*temahaq*, *temashaq/temajaq* et, d'autre part, les expressions nommant les **écritures ou alphabets** - écritures libyco-berbères, libyque, *tifinagh* et *néo-tifinagh*

I. 1. Terminologie désignant les langues

I.1.1 berbère / *amazigh* :

Le mot *berbère* est un terme générique désignant l'ensemble des variantes linguistiques ou parlers en usage au Maghreb et au Sahel. Les principales variantes sont au Maroc la *tashelhit*, la *tamazight*, la *tarifit*, en Algérie la *taqbaylit*, la *teshawit*, la *temozabit*, la *temahaq* -, en Tunisie la *tezerbit*, en Libye la *temahaq*, au Mali la *temashaq*, au Niger la *temajaq*, au Burkina Faso la *temajaq/temashaq*.

Au Maghreb depuis ces dernières décennies le mot *tamazight* s'est substitué au mot berbère ressenti comme péjoratif par les militants qui tiennent à affirmer leur identité par l'emploi d'un terme endogène. Ainsi pour désigner le peuple berbère, on préfère dire le *peuple amazigh*, et la langue est appelée *tamazight* quelle que soit la variante linguistique ou la spécificité du parler régional.

I.1.2 touareg

Le mot *touareg* est un terme générique qui désigne l'ensemble des variantes linguistiques - *temahaq*, *temashaq* / *temajaq* - ou parlers régionaux en usage dans le Sud algérien, sud libyen, et dans les pays sahéliens - Mali, Niger et Burkina Faso. Les locuteurs de la langue touarègue vivent donc dans tous ces pays au Sahel et au Sud du Maghreb, en diaspora dans les Etats riverains (Ghana, Nigéria, Tchad...).

I.2. Terminologie désignant les écritures

L'expression "écritures libyco-berbères" désigne à la fois les graphies libyques de l'Antiquité, les *tifinagh* traditionnelles et les *néo-tifinagh* contemporaines. Ce rappel renvoie à la définition qu'en donne L. Galand. Il emploie l'expression "libyco-berbère" non pas pour qualifier un état de langue qui serait intermédiaire entre le libyque et le berbère actuel (Galand, 1966, p.11), mais pour renvoyer à l'ensemble du libyque et du berbère, comme le faisait déjà Marcel Cohen (1958, p. 132-133). Le terme s'applique donc sans difficulté au type d'écriture qui réunit les deux ensembles d'alphabets, l'un libyque et l'autre berbère (touareg) » (Galand, 2007, p. 234).

Il convient de bien distinguer diachroniquement les trois systèmes graphiques actuellement connus :

I.2.1 libyque : ce terme désigne les caractères de l'alphabet découvert depuis la lecture de la stèle bilingue de Dougga (138, av. J.- C.). L'inscription explicite la dédicace du Temple de Massinissa (Camps, 1960, 1966, 1978 ; Galand, 1966, 2007; Chaker et Hachi, 2000).

I.2.2 *tifinagh* : c'est un mot fém. pl., la dénomination endogène que les Touaregs utilisent pour désigner l'ensemble des caractères de leur écriture. Cette expression fait partie du lexique de la langue touarègue et se réalise également *tifinagh*, *shifinagh* ou *tshifinagh* que l'on peut noter *tifinay*, *šifinay* ou *cifinay* selon les variantes linguistiques régionales de l'espace touareg.

I.2.3 *néo-tifinagh* : c'est une terminologie exogène désignant les *tifinagh* aménagées en raison de l'adjonction de signes à valeur vocalique et de nouvelles consonnes remplaçant celles qui ont été éliminées par commodité. On les appelle aussi les « *tifinagh* modernes » ou « modernisées ». Les Touaregs les appellent *tifinay ti n äzzaman* "les *tifinagh* de l'époque" ou *tifinay äškälnen* "les *tifinagh* vocalisées" que les autochtones distinguent des *tifinay ti n ärsäl* c'est-à-dire les *tifinagh* originelles en référence aux caractères authentiques.

C'est la vocalisation de ces *néo-tifinagh* qu'on va examiner dans différentes créations.

Les divers essais pour élaborer des voyelles semblent répondre à un même objectif, à une volonté impérative, qui vise à rendre cette écriture plus pragmatique c'est-à-dire plus facile à utiliser. Cette quête d'un emploi plus aisé répond aux besoins modernes de précision, évitant de fait les tâtonnements, les hésitations et les ambiguïtés d'une écriture strictement consonantique.

Suivre diachroniquement l'évolution de ces innovations

permet de cerner le développement informel des multiples systèmes qui sont créés sans concertation, individuellement ou par des associations militantes, voire même des institutions officielles de certains pays.

Les finalités visées par les divers acteurs sont les mêmes, alors que les méthodes de création des voyelles demeurent assez divergentes. L'examen des nouveaux signes à valeur vocalique pourrait, peut-être, nous permettre de comprendre sur quelle dialectique se fondent les choix respectifs ayant présidé à l'élaboration de ces multiples systèmes.

II ETAPES CHRONOLOGIQUES DES CREATIONS VOCALIQUES

II.1 . Première phase : acteurs exogènes

Il convient de rappeler que les premiers travaux sur les *tifinagh* ont été faits par des missionnaires et des militaires : Général Hanoteau en 1896, Cid Kaoui 1900, Ch. de Foucauld avant 1916, mais diffusés après 1920..." (Aghali-Zakara, 1994 : 117). Parmi ces premiers auteurs, on constate que certains ont tenté des essais personnels de vocalisation, notamment Maraval en 1924 et Foucauld. (v. Basset A. 1959).

L'attestation des essais d'amélioration des *tifinagh* par Foucauld remonterait à sa lettre de Tamanrasset, 21 juillet 1912 à René Basset dont il voulait avoir l'avis. On sait que Foucauld avait introduit le [ŋ] vélaire, qui est actuellement intégré aux consonnes de la série alphabétique des *tifinagh* de l'Ahaggar. Certains lui rétorquent qu'on peut s'en passer notamment dans les parlers où la notation phonologique ne prend pas en compte les réalisations locales ou individuelles. On peut faire le même constat concernant certaines consonnes, telles que [t] et [d] - réalisées emphatiques mais notées avec des signes simples dans les parlers méridionaux. Foucauld est l'un des précurseurs pour l'aménagement de ce système graphique. Ses propositions concernaient principalement :

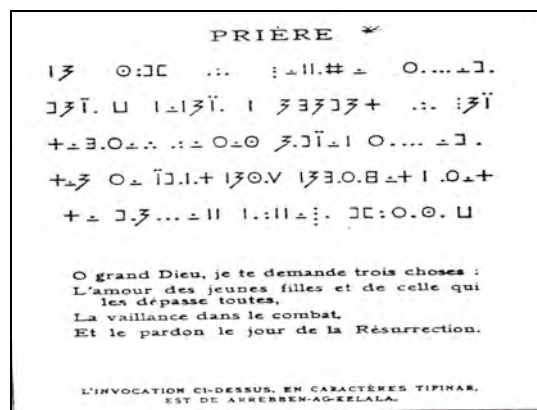
- le choix fixant l'orientation du sens de l'écriture qu'il souhaite être de gauche à droite comme en français dans la notation à base latine,.

- l'établissement de règles de segmentation des mots qui doivent être séparés par un trait horizontal assez long ; les particules de rection *in*, *ed*, et celle du modal *ed* (de l'aoriste futur) et les pronoms affixes doivent être considérés comme insécables, notés en un mot constituant un ensemble,

- la ponctuation notant le point, doit être marquée par un signe matérialisé par deux traits horizontaux parallèles de même longueur que celui séparant deux mots ; le texte doit être structuré sur le modèle du texte français concernant les alinéas, les paragraphes.

- l'usage des voyelles : il a conservé les graphèmes /•/ pour [a] ; /:/ pour [ou, o] ; un point suscrit sur un petit trait horizontal / . / pour [e] ; la *fatha* sur /ξ/ [y] traditionnel.

Le système de vocalisation de Maraval qui serait celui de M. Belaid, semble s'inspirer de la notation des voyelles arabes : en effet le texte est écrit et se lit de droite à gauche, le signe de vocalisation est souscrit ou suscrit ce qui fait penser à la *kasra* et la *fatha* en usage dans le système de l'alphabet arabe. Par ailleurs, cet auteur a conservé les caractères existants dans les *tifinagh* traditionnelles : le point /•/ ayant la valeur [a] et les deux points /:/ la valeur [u] (**ou** en français) et la semi-consonne [w], de même que la voyelle [i] ou la semi-consonne [y]. Le point a inégalement la valeur [a], pouvant être utilisé aussi comme marqueur de fin de mot ou de séquence graphique. Le texte ci-joint illustre ce type de graphie.



Texte de prière (Maraval, in Aghali-Zakara 1994 :117).

M. Belaïd aurait créé un signe nouveau avec un trait sous le point / . / pour le [ə] (v. Brugnattelli, 2000).

Maraval se sert à la fois les signes diacritiques arabes et le jeu des semi-consonnes utilisées souvent comme des voyelles dans le système traditionnel.

Concernant l'aménagement et la vocalisation des *tifinagh*, force est de constater que les premiers essais attestés remonteraient aux années 1900 si l'on se réfère aux documents consultables. Les premières tentatives furent celles de Ch. de Foucauld et Maraval.

Dans les années 60, on assiste à une production multiforme de voyelles donnant ainsi naissance à de multiples alphabets : ce sont des *néo-tifinagh*. Cette brève présentation se limite aux voyelles de ces *néo-tifinagh*. Face à la diversité des systèmes coexistants, on ne retiendra ici que quelques-uns des principaux graphèmes en usage au Sahel et au Maghreb ainsi que dans leur diaspora.

II.2 . Deuxième phase : acteurs endogènes

II.2.1 Au Sahel

L'usage des *tifinagh* (terme touareg) est marqué par la continuité scripturaire depuis le libyque antique. À travers le temps et l'espace, cette écriture s'est amplement diversifiée et modifiée mais, fondamentalement, elle a gardé, dans cette diversification, ses caractéristiques graphiques.

Les essais de vocalisation dont on peut consulter la production ont commencé surtout après les indépendances des années 60. Les acteurs peuvent être classés en quatre catégories : des lettrés en arabe sachant écrire avec l'alphabet arabe, des lettrés en français ou en anglais maîtrisant la notation à base latine et des Touaregs ne connaissant que l'écriture en *tifinagh* traditionnelles, auxquelles s'adjoignent de vrais illettrés et des analphabètes désirant apprendre leur écriture. L'influence des pré-requis montre que les créations se réfèrent le plus souvent aux pratiques du système maîtrisé par les acteurs des innovations.

Ce sont les créations de ces quatre catégories d'acteurs qu'on va examiner.

II.2.2 Au Maghreb

Ce qui caractérise la situation au nord de l'Afrique, concernant l'écriture libyco-berbère, ce sont les tentatives de réimplanter une écriture disparue des aires berbérophones depuis presque deux millénaires. Il faut mentionner aussi les objectifs militants de cette démarche pour tenter de représenter par l'écrit et socialement les parlers berbères qui n'ont pas de statut officiel.

On sait que les témoins de l'Antiquité, dans l'ancienne Numidie de l'époque carthaginoise et romaine - du X^e s. avant JC. au XX^e s. de notre ère dans le Maghreb actuel - attestent de l'emploi d'une écriture libyque. Les plus anciennes inscriptions dateraient du VI^es. avant J-C. selon G. Camps (1978). Pour d'autres chercheurs, ce passé scripturaire est beaucoup plus ancien, les hypothèses sont nombreuses. De nombreuses stèles, particulièrement dans l'antique Thugga (Dougga actuelle en Tunisie), portent des inscriptions libyques et aussi des bilingues punico-libyques et latino-libyques. Cette écriture n'a pas survécu et semble avoir complètement disparu à la fin de la colonisation romaine.

C'est cette manifestation culturelle du passé que les Berbères du XX^es. ont tenté de reconstituer. On verra que la dynamique des créations et d'emploi des *néo-tifinagh* s'inscrit dans cette perspective.

La différence fondamentale entre le nord et le sud du Sahara est la continuité au Sahel, depuis l'Antiquité, et la longue disparition de cette écriture au Maghreb.

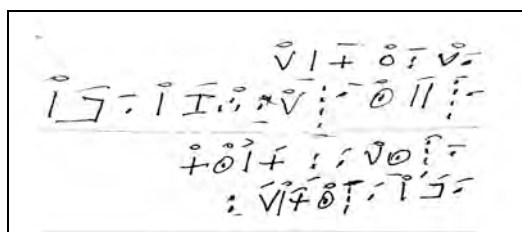
Tous les travaux sur le berbère, faits par des étrangers au domaine ou par des autochtones, jusque dans les années 60, utilisaient uniquement l'alphabet latin aménagé. On va voir, pour la période contemporaine les avancées créatives concernant l'Algérie et le Maroc.

III. CREATIONS CONTEMPORAINES

III.1 Sahel et diaspora

III.1.1 *Ineslemen* appelés maraboutiques

Ce sont des Touaregs "arabisants". Ils parlent la langue touarègue et sont lettrés en arabe. La graphie arabe influence leur emploi des *tifinagh* qu'ils vocalisent avec les signes diacritiques des voyelles brèves de l'écriture arabe. Les travaux publiés en 1960 par J. de Coninck et L. Galand montrent cet usage chez les Kel-Antessar du Mali. Lors de l'une de mes récentes enquêtes en 1994 dans le même groupe, j'ai pu constater que cette pratique se poursuivait encore. Ces Touaregs utilisent des signes diacritiques suscrits et souscrits pour noter les voyelles comme on peut le voir sur le document ci-joint.



Texte écrit de droite à gauche vocalisé avec les signes diacritiques arabes chez les Kel-Antessar du Mali

La 1^{ère} ligne comporte sept graphèmes ou signes (S) et contient tous les signes marquant les voyelles : S1 : un point surmonté d'un petit trait (la *fatha* arabe) se lit /a/, S2 : V (d) et petit rond suscrit *sukun* arabe indique l'absence de voyelle) se lit /d/ ; S3 : deux points /:/ + *fatha* se lit /wa/ ; S4 : cercle et petit rond suscrit *sukun* arabe indique l'absence de voyelle) se lit : /R/ ; S5 : + et *fatha* se lit /Ta/ ; S6 : I et petit trait souscrit *kasra* arabe note [i/e] lire /Ni/Ne/ ; S7 : V et *sukun* lire /d/. On lit : **adwartened / adwartened = ad war tenned/tennid** "ne dis pas". La tension ou gémination du /N/ n'est pas notée

comme dans les *tifinagh* traditionnelles et le signe diacritique *shadda* marquant la gémination dans l'écriture arabe n'est pas utilisé alors qu'il l'est dans d'autres régions touarègues.

Il faut signaler aussi l'existence de textes touaregs écrits en caractères arabes ou *ajami* : c'est l'emploi de l'alphabet arabe aménagé auquel on a ajouté des signes diacritiques pour l'adapter à la phonologie touarègue, comme cela a été fait pour noter de nombreuses langues africaines et océaniques non dotées d'alphabets endogènes (le peul, le haoussa, le malgache...). Ce système n'est pas traité ici.

La vocalisation inspirée par la graphie arabe est également utilisée dans plusieurs autres régions où vivent des Touaregs lettrés en arabe. Cependant, cette activité créative se révèle beaucoup plus productive dans les milieux de lettrés maîtrisant les caractères latins. Les principaux acteurs sont d'une part des Touaregs et d'autre part des Maghrebins militant pour l'identité berbère, c'est-à-dire l'*amazighité*.

III.1.2 Lettrés en écriture latine (Mali, Niger)

Au Sahel, la vocalisation s'inspirant de l'écriture à base latine relève d'initiatives privées, individuelles ou associatives, dont on va examiner certaines parmi les plus connues, même si leur diffusion est relativement restreinte dans la majorité des cas. On retiendra ici, selon la chronologie des créations, les essais de : Ghoubayd Alawjali (1967), les pratiques des Exodants ou travailleurs saisonniers dans les pays limitrophes, des *Ishumar* dont le nom est issu du terme français "chômeurs" désignant des migrants économiques, ceux des artistes peintres touaregs – Ghissa dit Rissa Ixa, Hawad Mahmoudan-, de *Summer Institute of Linguistics* (SIL) ou *Société Internationale de Linguistique* (SIL), *l'Association pour la Promotion des tifinagh* (APT), *Projet Albassa*, et les usagers de *l'Association pour le développement de la région de Kidal* (ADRK) au Mali.

Ghoubayd Aloyaly fut, dès les années 60, l'un des premiers à créer un nouvel alphabet *tifinagh*. Touareg, arabisant et francophone, il s'inspira des trois graphies et élaborer un système hybride avec des signes non cursives et une autre série de signes pour une écriture cursive. Ses alphabets appelés "*tifinagh ti n Ghubayd*" n'ont donné suite à aucune production diffusée, bien qu'un groupe restreint - dans l'Air et l'Azawagh au Niger - en connaisse l'existence. Le tableau ci-joint récapitule ses graphèmes pour la notation non cursive ou en script et l'écriture cursive.

non cursive	cursive	valeurs
•	~	a
◌	~	ā
◌	~	u
◌	~	o
◌	~	ə
◌	~	e

Graphèmes à valeur vocalique de Gh. Aloyaly

III.1.3 Exodants et *Ishumar*

Ce groupe d'usagers comprend d'une part les Exodants qu'on appelle aussi les travailleurs saisonniers ; ce sont des Touaregs qui séjournent durant la saison sèche dans les pays côtiers (Ghana, Nigéria, Côte d'Ivoire, Bénin ...) et d'autre part les *Ishumar* "les désœuvrés" en quête d'emploi en Libye.

Afin de faciliter la lecture de leur correspondance en *tifinagh*, ces groupes ont créé divers systèmes de vocalisation dont les premiers remontent aux années 60 et les seconds à partir des années 1976-77, concernant surtout les *Ishumar* en provenance du Mali et du Niger. Le tableau comparatif ci-joint montre une diversité relative aux sources de références, endogènes ou exogènes à la pratique traditionnelle chez les Touaregs. On constate que les créations des *Ishumar* du Niger s'inspirent de graphèmes traditionnels pour créer des signes vocaliques et consonantiques et constituer un système hybride. Par contre les Exodants et les *Ishumar* maliens ont conservé le style et les formes graphiques originelles.

Exodants	Ishumar Mali	Ishumar Niger	valeurs
•	•	ⵛ	a
•	•	ⵛ	a/ā
<	÷	ⵛ ⵛ	e/è
>	ⵛ	ⵛ	i
↳		ⵛ	i/è
↳	ⵛ	ⵛ	o
	:	ⵛ	u
	=	ⵛ	o

Graphèmes à valeur vocalique des Exodants, et des *Ishumar* du Mali et du Niger

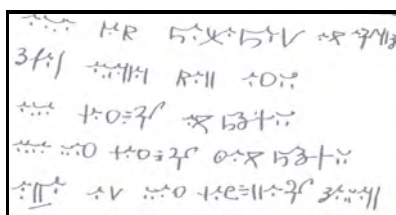
III.1.4 Artistes peintres

Par contre, les productions de dessins et de tableaux sont les supports ayant permis la diffusion des créations de deux artistes peintres touaregs nigériens : R. Ixa et H. Mahmoudan.

L'artiste peintre Rissa Ixa aurait commencé ses essais de création autour des années 80. Ses *néo-tifinagh* servaient aussi à accompagner ses dessins et peintures. Concernant les voyelles, comme Ghoubayd, il créa deux systèmes vocaliques l'un pour la notation non cursive conforme à la graphie traditionnelle et l'autre cursive inconnue des usagers autochtones.

non cursive	cursive	valeurs
•	ⵛ	a/ā
ⵛ	ⵛ	e
÷	÷	i/e
:	ⵛ	o
ⵛ	ⵛ	u

Voyelles non cursives et cursives de R. Ixa



Graphèmes à valeur vocalique écriture cursive de R. Ixa.

Le système de vocalisation de H. Mahmoudan comporte également des voyelles cursives et non cursives. Son système se serait inspiré de celui de Lama et des signes créés par Ibrahim dit Mao en 1973-75 selon H. Claudot-Hawad (1989 : 187-191).

Le tableau récapitulant ces créations permet d'y observer quelques similitudes ou analogies.

Lama	Ibrahim Mao	Mahmoudan non cursive	Mahmoudan cursive	valeurs
ⵛ	ⵛ	ⵛ	ⵛ	a/ā
÷	ⵛ	ⵛ	ⵛ	e
ⵛ	ⵛ	ⵛ	ⵛ	i
ⵛ	ⵛ	ⵛ	ⵛ	o/u
		ⵛ	ⵛ	ə

Graphèmes à valeur vocalique de Lama, Ibrahim Mao et écriture non cursive et cursive de H. Mahmoudan.

III.1.5 ONG et associations

Certaines Organisations Non Gouvernementales (ONG) ou associations se sont dotées de leur propre système d'écriture en *tifinagh* notamment. On en retiendra quatre principales : la SIL, l'APT, le Projet Albassa et l'ADRK..

a) Voyelles des *néo-tifinagh* de la SIL

C'est en 1986-87 que les *néo-tifinagh* ont été créées et utilisées dans l'alphabétisation des adultes par les membres de la Mission chrétienne dépendant de la *Summer Institute of Linguistics* (SIL) ou "Société Internationale de Linguistique". Les activités principales de la SIL-Niger concernent la recherche en linguistique, l'alphabétisation et la traduction de textes en langues nationales. Créées en collaboration avec des Touaregs de l'Azawagh au Niger, les *néo-tifinagh* de la SIL-Niger ont été utilisées pour éditer des documents pédagogiques servant de supports didactiques dans les centres d'alphabétisation des adultes, parallèlement à l'édition de textes évangéliques. Le système vocalique se présente comme suit.

SIL	ⵛ	ⵛ	ⵛ	ⵛ	ⵛ	ⵛ
valeurs	a/ā	ə	i	e	u	o

Graphèmes à valeur vocalique de la SIL-Niger

Composé à partir de trois graphèmes traditionnels ayant la valeur [a], [i y], [u,w], ce système ne note que les voyelles simples et brèves mais pas les longues.

b) Système vocalique des *néo-tifinagh* de l'APT.

L'Association pour la Promotion des *Tifinagh* (APT) a été créée à Agadez en 2001 par M. Abou Directeur du Journal nigérien « *Le Républicain* ». En réponse à la demande persistante de celui-ci, j'ai été amené à présenter aux membres fondateurs de cette association un alphabet *néo-tifinagh* que j'ai élaboré en 1998, parallèlement à mes recherches au sein du RILB. Cet alphabet doit passer par une phase expérimentale.

De ma proposition, seules les consonnes emphatiques, réalisées et notées traditionnellement dans le système graphique de l'Ahaggar et de l'Adghagh, n'ont pas été retenues car elles sont inconnues dans l'Air. Par contre le système vocalique a été adopté. L'APT s'est ainsi doté d'un alphabet *Amanar* comportant des *néo-tifinagh* pour faciliter la lecture du journal bilingue (touareg-français) et bigraphique (*néo-tifinagh* et caractères latins). Avec l'aide de l'UNESCO, le premier numéro a été édité en 2004.

tifinagh	caractères latins
· · · · ·	a
· · · · ·	ă
· · · · ·	ə
· · · · ·	y
· · · · ·	i
· · · · ·	e
· · · · ·	w
· · · · ·	u
· · · · ·	o

Graphèmes à valeur vocalique adoptés par l'APT

Le tableau ci-dessous récapitule les voyelles brèves, simples et longues de l'APT.

APT	·	·	·	·	·	·	·	·	·	·	·	
valeurs	ə	ă	a	â	e	ê	i	î	o	ô	u	û

Graphèmes à valeur vocalique de l'APT

La méthode suivie pour résoudre le dilemme de la vocalisation consistait à créer de nouveaux graphèmes à partir des caractères existants et connus, les semi-consonnes, ayant un rapport graphique et phonique, pour servir de base au système.

On retient les graphèmes suivants :

e	<	a	.	o	..
i	ς	ă	·	u	:
		ə	·		

Les graphèmes traditionnels des semi-consonnes ou semi-voyelles : /ξ/ [y] et /=/ [w] ont servi de base pour l'élaboration de ce système.

Pour le [w], on reprend le signe /=/ existant en libyque, qui passe pour être la forme allongée des deux points utilisés pour [u] /:/ .

Pour le schwa [ə] ayant la valeur du [e] muet français, il était nécessaire de créer un signe qui ne ressemble à aucun autre dans la série alphabétique, pour cette voyelle d'appui qu'on appelle aussi voyelle centrale. La longueur vocalique est représentée par l'accent circonflexe /^/ pour toutes les voyelles

pleines : ê, î, â, ô, û ; on a gardé le même principe en *tifinagh*

◀ ▶ ◊ ◈ ◉

Ce système vocalique a l'avantage de tenir compte de toutes les spécificités phonologiques et phonétiques dans le passage à l'écrit de la langue touarègue quelle que soit la variété linguistique ou les réalisations régionales.

c) Système vocalique des *néo-tifinagh* projet Albassa.

Ces *néo-tifinagh* ont été créées en 1999 au Niger grâce au financement de la coopération allemande (*Deutsche Gesellschaft für technische Zusammenarbeit*). Cette activité fait partie d'une aide à l'enseignement de base et à l'alphabétisation des adultes. Les documents servant de supports didactiques sont édités en caractères latins et en *néo-tifinagh*. Dans cette brève présentation, on se limite aux graphèmes à valeur vocalique de ce projet.

Albassa	·	·	·	·	·	·	·	·	·	·	·	
valeurs	a	ă	â	e	ê	ə	i	î	o	ô	u	û

Graphèmes à valeur vocalique du projet Albassa.

On constate que les graphèmes nouveaux ont été créés à partir de trois graphèmes de base /· ξ X/ qui, dans les *tifinagh* traditionnelles, ont la valeur de [a, y, ğ], des diacrités suscrits ou souscrits permettant d'obtenir une douzaine de graphèmes notant voyelles brèves et longues. Le système est conçu pour assurer une notation phonologique et phonétique

d) *Néo-tifinagh* à valeur vocalique de l'ADRK au Mali

L'un des objectifs de l'Association pour le développement de la région de Kidal (ADRK) au Mali est la promotion des *tifinagh* pour lutter contre l'analphabétisme. J'ai relevé les graphèmes à valeur vocalique contenus dans un rapport rédigé par Rhaly ag Ibrahim en 2004 intitulé "*Inventaire des caractères de l'écriture tifinagh dans la région de Kidal*, en vue de leur harmonisation afin de promouvoir cet élément essentiel de la culture tamacheq et de lutter contre l'analphabétisme."

Le système vocalique ci-joint est en usage à Kidal (Ibrahim 2004 : 21).

ADRK	·	·	·	·	·	·
valeurs	u	o	i	e	ă	a

Graphèmes à valeur vocalique de l'ADRK .

III.2 Maghreb et diaspora

III.2.1 Au Maghreb et en diaspora, on ne peut que se référer à l'Association Culturelle de l'Académie berbère (*Agaraw imazighen*), - (ACAB)- dont se sont inspirées presque toutes les multiples associations qui militent pour la cause berbère ou l'amazighité, tant au Maghreb que dans les autres pays exogènes à l'espace touareg. C'est après sa création, en octobre 1966, que cette association, animée par des Kabyles, a élaboré un alphabet *néo-tifinagh* emprunté, pour moitié, aux *tifinagh* en usage chez les Touaregs de l'Ahaggar du Sahara algérien. Il faut rappeler que la pratique des *tifinagh* est inconnue chez les Berbères du Maghreb septentrional bien qu'on y trouve des

stèles libyques datant de l'Antiquité. La création et l'emploi des *néo-tifinagh* font partie des revendications identitaires de la berbèrité, aujourd'hui l'amazighité. Les graphèmes créés devaient s'adapter à la phonologie du kabyle, consonnes et voyelles. Les graphèmes vocaliques ont été adoptés par plusieurs associations, entre autres la *Revue tifinagh* au Maroc, *Association Afus Deg Wafus*, *Arabia Ware Benelux*....

III.2.2 On verra que même une institution officielle, comme l'*Institut Royal pour la Culture Amazigh (IRCAM)* au Maroc, s'est inspirée du système vocalique de l'*Association Culturelle de l'Académie Berbère (ACAB)*. La seule petite modification notable est le remplacement du point par un petit rond dans les graphèmes *néo-tifinagh* ayant les valeurs [a], [u] et [e] ainsi que le montre le tableau comparatif ci-joint, explicitant la similarité concernant la conception graphique.

Cette présentation se limite aux cinq voyelles à valeur vocalique [a, u, i, e, o].

L'IRCAM demeure actuellement la seule structure officielle dont les productions en *néo-tifinagh* sont les plus importantes.

ACAB	IRCAM	valeurs
•	◦	a
:	◉	u
ε	ζ	i
÷	◉	e
⸏	⸏	o

Graphèmes à valeur vocalique de ACAB et IRCAM.

Créé par le Roi du Maroc en octobre 2001, l'IRCAM est chargé de promouvoir le patrimoine culturel amazigh. Pour atteindre ses objectifs dans ce domaine, plusieurs actions ont été entreprises notamment l'enseignement de la langue *tamazight*. L'IRCAM s'est doté d'un alphabet *néo-tifinagh* qui sert à éditer des documents pédagogiques servant de support didactique. De nombreux livrets et manuels ont été confectionnés dans les trois principales variantes linguistiques du Maroc : *tamazight*, *tachelhit* et *tarifit*. Concernant le système vocalique auquel on se limite ici, on constate une similitude entre les différents systèmes du tableau comparatif. On sait que les *néo-tifinagh* de l'IRCAM font partie du système Unicode développé par des chercheurs canadiens.

*

Il semble peu aisé de faire une synthèse des multiples systèmes coexistant actuellement, en raison de la disparité de cette documentation très disséminée. Ces systèmes sont utilisés pour des emplois individuels, associatifs et même institutionnels depuis ces dernières décennies. C'est une gageure de vouloir suivre cette évolution dynamique d'une part et de tenter, d'autre part, d'en faire un bilan dans une perspective analytique.

Face aux besoins contemporains, il est nécessaire de faire un état des lieux pour atteindre les objectifs et les finalités des différents acteurs, chercheurs et militants qui innoveront sans concertation.

La recherche d'un système consensuel vise à faciliter la communication écrite de ceux qui cherchent à élaborer un alphabet vocalique et consonantique sur le modèle des écritures de grande diffusion qu'ils connaissent, latine et arabe. La catégorie assez nombreuse des analphabètes dans ces écritures se trouve aussi en quête d'une écriture des *tifinagh* plus fonctionnelle, en rapport avec les besoins et les usages quotidiens d'une société moderne et sélective.

Les multiples obstacles auxquels se confronte cette quête de consensus ne sont pas insurmontables, comme ceux ayant présidé à l'adoption de l'alphabet latin aménagé pour les langues africaines. L'attrait et l'attachement à la valeur identitaire de ce support culturel, patrimoine scripturaire hérité des Anciens, favoriseraient l'enseignement généralisé de ce système graphique. En palliant son inadéquation aux usages contemporains, ce système graphique amélioré renforcerait la communication et les échanges dans une société en perte de structures.

Mohamed Aghali-Zakara

Références bibliographiques

- AGHALI-ZAKARA, M., 1993 "Les lettres et les chiffres –Ecrire en berbère in J. Drouin & A.Roth (éds). *A la croisée des Etudes libyco-berbères. Mélanges offerts à P. Galand-Pernet et L. Galand*, Paris, Geuthner : 141-157.
- 1994, "Graphies berbères et dilemme de diffusion. Interaction alphabets latins, *ajami* et *tifinagh*". *Etudes et Documents Berbères* 11 : 107-121.
- 2010, "Voyelles et semi-consonnes en *tifinagh*", *Lettre du Rilb*, 16.
- BASSET, A., 1959, : "Ecritures libyque et touarègue", *Articles de dialectologie berbère*, Paris, Klincksieck : 167-175.
- BRUGNATELLI, V., 2000, "Les Chants du Hoggar de Mohamed Belaïd et Angèle Maraval-Bertholin" in *Etudes berbères et chamito-sémitiques*, Mélanges offerts à Karl-G Prasse, éd S. Chaker/A. Zaborski, Peeters, Paris/Louvain,
- CAMPS, G., 1978, "Recherches sur les plus anciennes inscriptions libyques de l'Afrique du Nord et du Sahara", *Bulletin archéologique du CTHS*, n.s, 10-11 b (1974-1975) : 143-166.
- CHAKER, S. et HACHI, S., 2000, " A propos de l'origine et de l'âge de l'écriture libyco-berbère", *Etudes berbères et chamito-sémitiques*, Mélanges offerts à Karl-G Prasse, éd S. Chaker/A. Zaborski, Peeters, Paris/Louvain,
- CLAUDOT-HAWAD, H., 1989, "Tifinaḡ de la plume à l'imprimante", *Etudes et Documents Berbères* 6 : 187-191. Paris
- COHEN, M., 1958, *La grande invention de l'écriture et son évolution*, Paris imprimerie nationale.
- CONINCK, J. (de), et GALAND, L., 1960, "Un essai des Kel Antessar pour améliorer l'écriture touarègue", *Compte-Rendu du GLECS VIII* : 78-83.
- GALAND, L. 1966, "Inscriptions libyques", *Inscriptions antiques du Maroc*, Paris, CNRS, IAM : 1-79.
- , 2007, "Chronologie et linguistique : le cas de l'écriture libyco-berbère", *KTEMA* n° 32, Strasbourg.
- , 2010, "L'écriture libyque et les voyelles", *Lettre du Rilb* 16.
- FOUCAULD, Ch. de., 1920, *Notes pour servir à un essai de grammaire touarègue*, Alger.
- PRASSE, K.G., 1972. *Manuel grammaire touarègue*, T II. *Ecriture* : 145-161. Copenhague. Editions Peeters : 95-111.
- ODNEY, W. et coll. Denham, Dixon, et Clapperton, 1828. *Narrative of travels and discoveries, in northern and central Africa in the years 1822, 1823 and 1824*, Londres, John Murray, T. [1826]

LES INCIPIT DES INSCRIPTIONS RUPESTRES

CORPUS DE L'ADRAR DES IFOGHAS (MALI)

Dans la *Lettre* 16 (2010), j'avais examiné quelques inscriptions du corpus que Ch. Dupuy, spécialiste d'archéologie saharienne et sahélienne, avait obligeamment mis à ma disposition. Il avait collecté, pour son travail d'archéo-histoire dans les années 1980, gravures et inscriptions dans les six vallées transversales du massif des Ifoghas, au nord-est du Mali, en région subsaharienne. A la fin des années 1990, j'avais moi-même pu séjourner à Kidal, au centre du massif, et me rendre sur certains sites.

Après avoir fait un choix de documents photographiques extraits de ce corpus, en retenant ceux qui pouvaient se prêter à un décryptage et à une interprétation, soit environ 150 inscriptions, j'ai pu les examiner avec un très bon locuteur touareg familier des *tifinagh* de sa région, dont j'ai retenu les interprétations. Je reviendrai sur ce nombre qui constitue une partie des 400 messages.

Mon objectif est de reprendre l'examen des incipit formulaires que j'avais esquissé dans la *Lettre* 9 (2003). Une décennie plus tard et après un travail assidu dans l'équipe du Rilb, nos connaissances se sont élargies et ce qui nous paraissait "énigmatique" est devenu plus accessible sinon familier.

Les relevés photographiques concernent douze sites dans les six vallées et les inscriptions les plus lisibles, celles qui ont échappé à l'érosion climatique. Les incipit vont être examinés en fonction de leur fréquence et de leur variété, l'évaluation étant nécessairement limitée aux inscriptions retenues en raison du choix initial.

I. Typologie des incipit

Au total, on relève neuf types différents de ces formules qui sont à l'initiale de chaque message et dont le caractère récurrent en fait des formules stéréotypées attendues. On peut les classer de façon qualitative et quantitative selon leur composition et le contexte linguistiques :

- soit en raison d'une polysémie contextuelle nécessitant l'interprétation de toute l'inscription
- soit parce que l'incipit ne comporte qu'un seul signe représentant la première consonne radicale d'un verbe
- soit parce que ce signe est le résultat d'une tension phonétique.

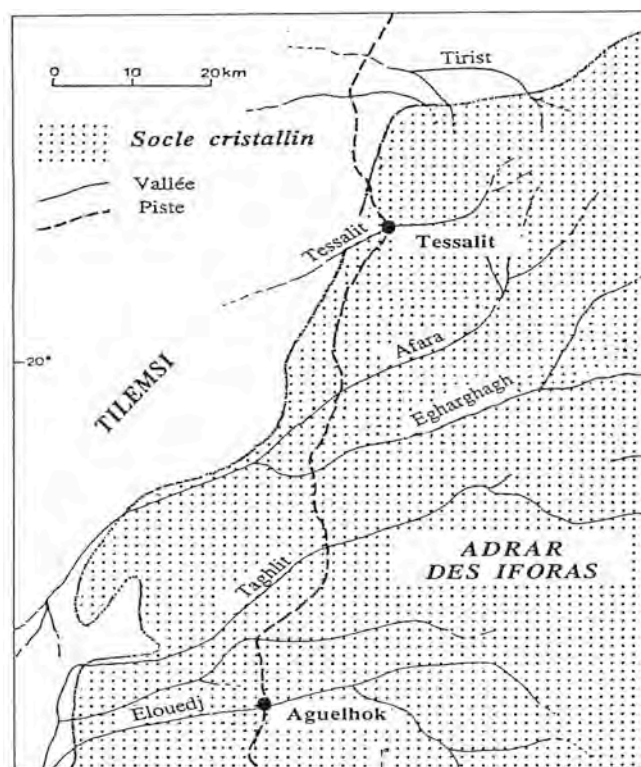
Quantitativement, on distingue :

- les déictiques formulaires : 2 types
- les verbes conjugués, : 7 types
- les nominaux, généralement des anthroponymes.

On considère que, dans certains cas, l'unité linguistique à l'initiale d'une inscription, ne constitue pas un incipit si elle est exceptionnelle dans l'ensemble d'un corpus, et n'entre pas dans l'évaluation des occurrences dégagées dont on peut évaluer le caractère répétitif. Quand les incipit formulaires sont absents, on peut trouver à l'initiale soit un verbe (vb.), soit un nom propre (NP), celui du scribe ou celui pour lequel celui-ci écrit.

Les multiples formes que peuvent prendre les incipit retenus incitent à commencer par individualiser les graphèmes susceptibles de constituer, de façon récurrente et changeante, le début d'un texte. C'est l'interprétation, dans une seconde étape,

qui caractérisera la valeur de ces graphèmes, assemblés pour constituer un élément morphologique ou syntaxique, indépendamment de sa valeur individuelle et intrinsèque.



Vallées de l'Adrar (Ch. Dupuy)

L'identification d'un incipit est d'autant plus vraisemblable qu'il est répétitif en un lieu donné et déterminé selon sa fonction syntaxique. C'est la raison pour laquelle j'ai évalué les déictiques formulaires, les incipit verbaux et les incipit nominaux. Ceux-ci sont relevés comme témoins comparatifs occasionnels. Les incipit verbaux, dont le groupe radical **HR** est le plus représenté, comptent aussi les monoconsonantiques considérés avec réserve : leur composition est variable par adjonction de consonnes radicales ou/et de désinences personnelles.

Ainsi peut-on dénombrer, pour ce corpus, les incipit qui font système :

- déictiques formulaires : 2 types
 - !· - 86
 - : !· - nombre variable selon les inscriptions retenues
- incipit verbaux : 5 types
 - !○ **HR** - 101
 - **SR** - 8
 - ξ **Y** - 19
 - ⋯ **Q** - 19
 - || **L** - 7
- incipit nominaux et anthroponymes
 - ∅ξ **BY** - 2
 - + ! + **TNT** - 6 (nominal ou vb.)

l : : || n^nakwəl "nous sommes ennuyés" (vb nākwal)
(Tamaradant 12)

Finalement, ces deux signes l : • représentent nāk "moi" 33 fois, inn-ak "on dit/ il te dit" 40 fois, les compositions avec des consonnes radicales du système verbal 4 fois.

Autrement dit, l'analyse de **NK** est inséparable de la syntaxe de la phrase.

B / L'autre déictique : l : • awa nāk "c'est moi" est peu représenté dans cette série.

C'est le plus connu, souvent considéré abusivement et selon les auteurs comme antérieur ou postérieur au précédent l : • nāk "moi". On ne peut que constater qu'ils sont employés concurremment, en fonction de l'appui sémantique recherché et de l'exigence de la syntaxe. Il est généralement suivi d'un participe précédé ou non d'un nom propre ; à la place du participe, on peut trouver une forme conjuguée à la 1^e pers. sg. :

: l : • V : • || : • • awa nāk Adukal

"c'est moi Adukal" (Afara 2/25)

: l : • l : • O C V l awa nāk innän (i) ara n^meddän

"c'est moi qui dis/ m'adresse à mes cousins paternels"

(Elwedj 1/14)

: l : • : • || : • x l || l : • : awa nāk āyalla YNL əgley

"c'est moi Aghalla YNL je suis parti"

Les incipit verbaux

L'incipit bigraphique **HR** est représenté 101 fois :

A / i : O - HR > hurət "suivre à la trace, poursuivre", verbe employé à la 1^e pers.sg. əhurey "je suis à la trace, je poursuis", suivi le plus souvent d'un NP féminin.

Ce verbe est très employé avec ce sens au Sahara et au Sahel, sauf en Air nigérien où l'on emploie le verbe wirət avec la valeur de hurət.

Par ailleurs, il ne faut pas confondre ce verbe avec əhər "avoir en commun, mettre en association, se mettre d'accord...", əhər "boucher, fermer" et avec ihor "convenir, être convenable". Ces verbes sont tous représentés par les deux graphèmes i : O **HR**. C'est l'interprétation du message qui doit aider à donner la valeur exacte. Dans la collection d'une centaine d'incipit en HR "suivre, poursuivre", on relève seulement deux occurrences du verbe əhər "boucher, fermer".

i : O : π l + əhurey əddinet "je suis les gens" (Terist 2)

i : O : π x l əhurey Dayyan "je poursuis Dayyan" (I-n-Takwa)

i : O : i + O : i + l + əhurey tərha ta-nnet "je suis sa volonté/son désir" (Elwedj 1/14)

i : O : + + i : O • əhurey tatt-ahara "je poursuis la Mangeuse de natron" (Elwedj 1/11)

i : O : + O : i || : + əhurey (ta) tərha-luγət "je suis Celle-qui-aime l'éloquence" (Afara 1/56)

i : O : x l || l + əhurey aylalän "je poursuis les perdrix mâles"

(= adolescents), cette image est conventionnelle ; sur le même panneau le terme imaḍawän est employé à la place de aylalän) (Afara 1/26)

Cet incipit est représenté dans 9 sites sur 12.

B / O O SR . Ces deux graphèmes représentent deux verbes transitifs différents, que seule la conjugaison différencie, quand le contexte a pu favoriser une interprétation plausible. Elle reste aléatoire pour le lecteur non concerné : asər "manquer de", əsər "renoncer à". On relève 8 occurrences de ce bigraphe augmenté d'une troisième consonne qui est la désinence de la 1^e pers.sg. Cet incipit est très fréquent dans d'autres régions :

⊙ ⊙ † † + : | osrəy igəttawän

"je manque de piquets" (Telhohas 1)

⊙ ⊙ † ⊙ □ | ⊕ əsrəy Abu MNB

"je renonce à Abu MNB"

ou osrəy Abu MNB

"je manque de Abu (= A. me manque)" (Telhohas 5, 6)

Un certain nombre d'incipit verbaux ne comporte qu'une seule consonne radicale, telles /x/ **Y**, /.../ **Q**, /ll/ **L**, à laquelle la conjugaison adjoint une désinence personnelle, la 1^e pers. du sg. dans ce corpus.

C / x Y > ayy(u) "laisser" est représenté 19 fois dans le corpus, 14 fois comme verbe, 7 fois comme nom (NP) dont deux inscriptions font l'objet d'une interprétation double.

a) verbe. conjugué à l'impératif ou à l'injonctif :

x l + † : ayyenit aggiw

"qu'ils laissent le griot" (Telhohas 7)

x l + □ l : • iyyenet man (n) əγa

"qu'il laisse l'esprit de vengeance" (I-n-Tekwa 4)

x l + ⊙ V : oyyänät asudah

"elles ont laissé la demande de pilage" (Afara 1/100)

ou oyy-enät asudah "

"le pilage les a quittées"

x l + : • π ⊙ + ayyenit-t ikka Dosət

"qu'ils le laissent il va à Doset" (Afara 2)

b) oyyenit peut être un anthroponyme ou un nom commun:

x l + † □ i : • Oyyenit ag Maha

"Oyyenit fils de Maha "

ou oyyenät ag Maha

"elles ont laissé le fils de Maha" (Elwedj 1/18)

x l + : O l : + oyyenit iwâr nəwət

"oyyenit (vent brûlant) est sur Newet"

ou oyyenit a wər nəwət

"c'est oyyenit qui ne frappe pas" (oyyenit. vent qui souffle entre les mois de γarat (octobre) et les mois froids de tagrast)

D / ... Q Ce graphème unique est la 1^e consonne radicale d'une série de verbes à l'initiale de 19 inscriptions: **QN, QR, QM, QL**. Cette consonne résulte du phénomène phonétique de la tension de γ (=gh) : γγ > qq > q augmenté d'une deuxième consonne radicale (le redoublement graphique de q correspond à sa tension phonétique et non à une deuxième consonne) :

... : • ⊙ l aqq uksan

"garde-toi de la haine" (Ug^ychit 1bis)

... l : \ əqqən iγunän

"noue les cordes" (Afara 4c/193)

... □ ⊙ iqqur ess

"il est sec le jarret" (Ugychit 1bis)

... □ l ⊙ iqqim Unəs

"Unes est resté là" (Ibdaqan 3)

... ⊙ l + l ⊙ † + əqqəsñät nərz-enät

"elles battent des mains nous les avons surpassées"

... ll † + iqqəl agət

"le piquet est retourné dans le puits" (Tamaradant 6)

Cette énigme est à rapprocher de ce qu'aurait dit l'âne :

iqqäl āga tarza tazuwat

"que la puisette retourne au puits et que le vase en bois se brise".

Les deux phrases peuvent correspondre à "cela m'importe peu, ne me regarde pas, après moi la fin du monde".

E / 11 L vb. *əl(u)* "avoir, posséder", présent dans 7 occurrences à la 1^e pers.sg. 11 † *əley* "j'ai, je possède" :
11 † 11 : "*əley ag elu* "je possède le fils de l'éléphant" (*Elu* est aussi un NPH) (Elwedj 1/16)
11 † † : 11 | *əley (i) yətubān*
"je possède un qui est repent" (Tessalit 2b 99)
11 † † † † | *əley Asay Mallan*
"je possède Asay Le Blanc" (Tamaradant 5)

Les incipit nominaux et anthroponymes

A / + 1 + TNT. Cet incipit, représenté 6 fois, est employé de façon atypique au regard des précédents : il peut représenter le participe du verbe *ənnu* "dire" > *tənnāt* "disant" c'est-à-dire "celle qui dit" dans des lignes incertaines :

+ 1 + 11 † + (a) *tənnāt dyt* "c'est Dayyat qui a dit.." (Telhohas 9).
(construction inhabituelle)

Ou bien l'élément démonstratif *ti-* en situation de support de détermination suivi du pronom personnel *-nnet* "de lui/ d' elle" :

+ 1 + 11 † | + *ti-nnet əlsānāt*

"les siennes se sont habillées"

ou *olāsnaāt* "ont recommencé" (Terest 1/3)

Ou bien représente un NPF :

+ 1 + 11 † | · *tənnāt d ahuna*

"Tennat et Ahuna" (Afora 1/9)

Dans l'exemple suivant, on reconnaît un palindrome :

+ 1 + 1 + *atan tənnāt*

"Atan qui (fém.) dit"

La composition de cette petite inscription est intentionnelle : on peut la lire de GD et DG avec la même signification.

B / † † † BY - 3 occurrences

Ce bigraphe, fréquemment utilisé dans les régions sahariennes et méridionales, y représente le vb. *buyyāt* "être délaissé, n'être aimé de personne" : † † † : *əbbuyey* "je ne suis aimé de personne". Ce verbe semble inconnu localement.

Or, cet incipit composé de trois graphèmes, peut représenter aussi *əbayoy* "l'outré"

† † † : † † † † † *əbayoy iwār əbaggi*

"l'outré est sur le chacal" (Afora 1/22)

Mais aussi d'autres constructions :

† † † : † † † † † † | *abba oyyey-ak-kāt tərīn*

"Père je te l'ai laissée (elle est) malade"

† † † : † | *abba oyyey-in*

"Père je (l') ai laissé là-bas" (Afora 1/22)

On a vu, dans les incipit verbaux § C (p. 13), que le graphème / † † / **Y** pouvait entrer en composition avec des désinences du verbe conjugué, un anthroponyme (NP) et aussi un nom commun (NC).

Il existe dans le corpus des anthroponymes à l'initiale d'inscriptions qui ne peuvent être considérés comme des incipit en raison de leur présence occasionnelle.

II . Messages informatifs et relationnels

Ces messages exposés au regard des passants qui évoluent dans les aires de nomadisme font appel aux ressources qui protègent la discrétion de rigueur, sauf quand il s'agit de simples informations concernant la vie pastorale. Sinon ils sont codés selon différentes techniques : codage graphique, codage rhétorique, créations onomastiques qui garantissent l'anonymat des personnes évoquées.

La mention identitaire du graphiste, ou de celui qui a recours à lui, suit d'emblée le pronom *nāk* "moi" ou *awa nāk* "c'est moi" Untel, puis un verbe conjugué selon ce qui a été dit. Les noms

propres (NP) sont souvent des pseudonymes de la vie courante ou ceux réservés à une convention intime, par exemple *Tansit* "Mendicité", *Terhannit* "Sa Volonté" (ou "son Amour"), *Tokay* "L'éveillée", *Iwâr-t-ennur* "le Porteur-de-lumière".

L'emploi des pseudonymes est si habituel dans la vie courante qu'ils peuvent supplanter le nom de baptême jusqu'à le faire oublier.

Par contre, l'incipit le plus employé ici et le plus explicite *əhurāy* "je suis à la trace, je poursuis", appartient au vocabulaire pastoral, suivi le plus souvent d'un nom de femme. Les conventions et le jeu métaphorique permettent toutes les expressions.

On a dit que la valeur des incipit était liée à l'interprétation du message. On peut distinguer quelques grands sujets.

A / Les messages événementiels et concernant les rapports sociaux ont à voir avec la vie pastorale faite de déplacements et de rencontres :

"Welelet est au puits" (Tessalit 26/135)

"Kamelul te dit de retourner à Djanet" (Essuk 1)

"je suis à la trace ton père qui est parti se venger" (Elwedj 1/18).

"nous allons à la mare qui dure plusieurs mois" (Elwedj 1/9)

"on dit qu'elle est partie au sud il y a longtemps" (Tamaradant 10)

"elles ont laissé la demande de pilage" (Afora 1/56)

Les rapports sociaux ont besoin des éléments modérateurs que sont les conseils, les admonestations, propos de sagesse :

"qu'il laisse l'esprit de vengeance" (I-n-Takwa 4)

"garde-toi de la haine" (Ug'y'chit 3bis)

"engendrez la noblesse (de cœur)" (Tessalit 26/135)

"méfie-toi de l'animosité"

"l'or entre nous je l'ai ôté" Tessalit" (2b/97)

"je suis la religion" (I-n-Tekwa 4)

B / Les métaphores font partie des techniques rhétoriques : le détournement et l'extension de sens mettant en question la référence qui est double.

L'utilisation des métaphores, des allégories aux images pastorales gardent un caractère énigmatique soit quand elles correspondent à des codes convenus, soit quand elles sont des figures démétaphorisées, celles qui ont perdu leur qualité figurative ou poétique, faisant partie alors de constructions stéréotypées.

On les appelle *taqqant*, mot dérivé d'une racine **GhN/QN** qui donne l'idée de "nouer, lier" l'esprit, entravant la compréhension. Le procédé est bien connu dans les sociétés touarègues où l'on emploie aussi le terme *iggi* (< vb. *aggu* "regarder de haut, de loin"). Ces termes désignent tout propos qui a un sens détourné faisant partie des procédés littéraires (aphorismes, proverbes, devinettes...) :

"on dit que la main est dans l'étoile" (Tamaradant 12)

"je suis le Porteur-de-lumière"

"il te dit soyez sur le puits cherchez la grotte" (Tamaradant 1012)

"il est venu il cherche le fils de la grotte" (Ibdaqan 2)

"j'ai fermé la grotte" (Afora 4b/138)

"il est sec le jarret" (Ug'y'chit 1bis)

Les animaux, sauvages et domestiques participent de la thématique métaphorique, renouvelée quand elle est lexicalisée :

"c'est moi le veau qui aime la gomme sucrée" (Tamaradant 9)

"le chat te dit détache le veau détache-le" (Elwedj 1/9)

La graphie utilisée dans l'Adrar s'apparente à celle de l'Ahaggar, géographiquement et sociologiquement proche, et se différencie de celle des régions méridionales et orientales par certains caractères spécifiques. On relève aussi des caractères inconnus localement et interprétés en fonction du contexte.

Cette société de la *tadghaq* a en commun avec les autres sociétés touarègues les techniques graphiques, l'utilisation de l'espace rupestre, les jeux graphiques et leur caractère pédagogique, les rapports aux techniques littéraires. Le rôle des incipit et leur variété sera à comparer avec d'autres corpus à élaborer.

L'établissement sur place des textes retenus, avec des locuteurs avertis, a été indispensable pour mettre à jour la partie la plus accessible de ce corpus recueilli par Ch. Dupuy que nous remercions pour sa participation à la documentation du Rilb.

Jeannine Drouin

Abréviations

* La parenthèse, à la fin de l'inscription, renvoie au nom du site donné par l'auteur des clichés.

NP "nom propre", NPH "nom propre d'homme", NPF "nom propre de femme", NPL "nom de lieu" ; pers. "personne", pl. "pluriel", sg. "singulier", vb. "verbe", fém. "féminin".

Références

AGHALI-ZAKARA, M. et DROUIN, J., 2007, *Inscriptions rupestres libyco-berbères - Sahel nigéro-malien*, Droz, Genève.

DROUIN, J., 1997, "Segmentation, vocalisation et polysémie", *Lettre du Rilb* n° 3.

---, 2003, "Les incipit dans les inscriptions rupestres - Essai d'inventaire", *Lettre du Rilb* n° 9.

---, 2010, "Inscriptions rupestres de l'Adrar malien", *Lettre du Rilb* n° 16.

DUPUY, Ch., 1992, *Les gravures rupestres de l'Adrar es Iforas (Mali) dans le contexte de l'art saharien*, Univ. Aix-Marseille. thèse de doctorat es Lettres.



Environnement du site de Tamaradant - Cercle de Kidal - Mali (J.Drouin - 1998)

SOMMAIRES DES LETTRES – n° 2 à 20 (1996-2014)

n° 2 - 1996

Le piège des consonnes tendues, L. Galand,
Déchiffrer n'est pas traduire, J. Drouin

n°3 - 1997

Graphie et phonie - Les caractères à valeur biconsonantique,
L. Galand,
Alphabets libyco-berbères et informatique, M. Aghali-Zakara
Segmentation, vocalisation et polysémie, J. Drouin

n°4 - 1998

La "mise en page" des inscriptions libyques, L. Galand
Du recueil empirique au traitement informatique,
M. Aghali-Zakara
Espace et orientations graphiques, J. Drouin

n°5 - 1999

Nouvelles inscriptions libyques, L. Galand,
Les marqueurs d'orientation dans la lecture des inscriptions,
M. Aghali-Zakara
Réflexions autour d'une recherche épigraphique dans l'Adrar,
J. Drouin

n°6 - 2000

L'écriture libyco-berbère et l'Égypte, L. Galand
Séquences graphiques et lecture déductive, M. Aghali-Zakara

n°7 - 2001

Un vieux débat : l'origine de l'écriture libyco-berbère, L.
Galand
Note d'onomastique - anthroponymes, P. Galand, Pernet
Unité et diversité des libyco-berbères, M. Aghali-Zakara

n°8 - 2002

Faut-il traduire à tout prix ? L. Galand
Note d'onomastique - anthroponymes (2), P. Galand, Pernet
Unité et diversité des libyco-berbères (2), M. Aghali-Zakara

n°9 - 200

A propos d'une nouvelle inscription de Dougga, L. Galand
Messages graphiques et gravures rupestres, M. Aghali-Zakara
Les incipit dans les inscriptions rupestres, J. Drouin

n°10 - 2004

Les traits et les points, L. Galand
A propos de variantes graphiques, M. Aghali-Zakara
Sur un article de Béguinot, A. Aron

n°11 - 2005

*La datation des inscriptions - Pour une évaluation des
critères linguistiques*, L. Galand
*Dakfao, l'arbre aux écritures en tiffinagh - Canton touareg de
l'Imannan*, M. Aghali-Zakara

n°12 - 2006

Nouveautés dans l'étude du libyque. L. Galand
Etude d'un panneau rocheux du nord de l'Aïr, M. Aghali-Zakara
*Apparemment possible de trois variantes graphiques du
phonème γ (= gh)*, J. Drouin

n°13 - 2007

A propos d'une inscription libyco-latine de la Petite Kabylie,
L. Galand
*A propos d'une histoire de lion(s) et d'une inscription
rupestre*, M. Aghali-Zakara
Le signe ꝛ /h/ est-il aussi une mater lectionis ...?, J. Drouin

n°14 - 2008

Noms 'libyques' de personnes à Cyrène, L. Galand
A propos de nouvelles inscriptions à Abalessa, J. Drouin

n° 15 - 2009

Editorial, L. Galand
Station du Bonhomme ... (vallée de Mammanet), M. Aghali-
Zakara et J. Drouin

n° 16 - 2010

L'écriture libyque et les voyelles, L. Galand
Voyelles et semi-consonnes en tiffinagh, M. Aghali-Zakara
Inscriptions rupestres de l'Adrar malien, J. Drouin

n° 17 - 2011

A propos de travaux récents sur l'écriture libyco-berbère, L.
Galand
Réflexions sur le libyque, M. Ghaki
Inscriptions rupestres de l'Ahaggar – Site de Tit,
M. Aghali-Zakara
Fonctions et usages des signes composites, J. Drouin

n° 18 -19 - 2012-2013

Quelques publications récentes. L. Galand
Inscriptions libyques de Tunisie – Etat de la questio, M.
Ghaki
Tiffinagh de la grotte d'Aligurran et de Tafadak.
M. Aghali-Zakara
Les signes composites à valeur biconsonantique (2). J. Drouin

n° 20 - 2014

Retour aux îles Canaries. L. Galand
La question de la datation du "libyque épigraphique", M.
Ghaki
A propos de la vocalisation des néo-tiffinagh. M. Aghali-
Zakara
*Les incipit dans les inscriptions rupestres - corpus de l'Adrar
des Ifoghas Mali*. J. Drouin

<http://www.ephe.fr/recherche/repertoire-des-inscriptions-libyco-berberes.html>

www.ephe.sorbonne.fr